SUD OUEST

17 octobre 2010

Par Sophie Avon

« Mystères de Lisbonne » : la grande œuvre de Ruiz

Un film colossal dans tous les sens du terme. Romanesque en diable, d'une ampleur extraordinaire et signé du grand Raoul Ruiz

Une fresque romanesque, dans la Lisbonne du XIXe siècle, avec Maria Joao Bastos et Adriano Luz. PHOTO DR

On n'a pas si souvent l'occasion de parler d'une œuvre de cette trempe. Unique, rare, à part. Colossale dans tous les sens du terme puisqu'elle dure quatre heures vingt-six et offre l'amplitude d'une vie, ou plutôt de plusieurs vies. Romanesque en diable, pleine de rebondissements à l'instar du meilleur Dumas. Brassant l'amour, l'aventure et le temps, sans quoi il n'est pas de grand film de cinéma.

La matière du temps est la grande affaire de Raoul Ruiz, depuis toujours - n'avait-il pas adapté un fragment de « La Recherche du temps perdu » ? - mais ici, dans ce film à la fois sombre et lumineux, elle en est plus que jamais la ligne forte.

« Mystères de Lisbonne » - adapté du roman de Camilo Castelo Branco - se déploie en effet sur une existence, celle d'un petit garçon au début du récit, Pedro, orphelin de 14 ans que le père Dinis a recueilli. C'est un enfant gentil et grave, travailleur et désespéré. Il ne sait qui il est, faute de savoir d'où il vient. Il apprendra peu à peu, de ce père Dinis, figure tutélaire par

excellence, sage et empli de bonté, qui est sa mère, pourquoi elle n'a pu s'occuper de lui et ce que son père est devenu.
Apprentissage rude et salvateur, cruel aussi car tout ce que découvre Pedro miroite et se dérobe. Ce n'est pas pour rien si, au départ du récit, l'enfant est alité, fiévreux, apercevant autour de lui des visages dont celui de sa mère, déformés, flous, inaccessibles. L'existence de Pedro sera ainsi, faite de mirages, de rêves à peine étreints et sitôt enfuis, de vérités révélées venues briser le peu de solidité de sa destinée.

« Un chant d'amour dédié au romanesque, un long poème inspiré qui a la mélancolie d'un crépuscule et la beauté d'un petit matin »

Rédemption

L'autre grande ligne de ce film foisonnant est donc la fragilité des destins, fragilité que le cinéaste restitue au cours d'une narration fluviale, ample, majestueuse et modeste à la fois, semblable à un petit théâtre des jours qui passent, une narration construite sur des enchâssements successifs qui n'en finissent pas de croiser l'intrigue principale comme autant d'affluents irriguant le cours d'une rivière.

Pedro est donc orphelin mais il a une mère. Celle-ci a aimé un homme qu'elle ne pouvait pas épouser mais dont elle a eu Pedro : c'est le premier affluent des « Mystères de Lisbonne ». Puis Pedro peut enfin faire la connaissance de cette mère car le mari qu'elle a pris sous la contrainte, et qui jusqu'ici la retenait prisonnière, est parti à la guerre. Autre affluent conduisant à ce mari antipathique dont on va comprendre qu'il a lui aussi son histoire et que cette histoire est sa rédemption.

D'ailleurs, aucun des personnages du film n'est jamais foncièrement mauvais - chacun étant traité avec les mêmes égards et la même profondeur, chacun ayant ses raisons et composant au bout du compte une humanité complexe, disparate et cependant semblable dans sa façon de chercher l'amour et le bonheur.

Fragmenté et cohérent

« Tu dois être sincère avec Dieu et solidaire des hommes », dit le père Dinis à Pedro. Raoul Ruiz semble avoir suivi le même précepte, solidaire de ses personnages et d'une probité sans faille face à l'instance supérieure du récit et de son maniement. C'est un maniement aussi délicat que puissant, rigoureux mais plein d'humour, fragmenté comme un collage mais d'une cohérence impressionnante.

Avec une douceur poignante, une lumière digne d'un Magritte (on pense aussi à Francis Picabia), une mise en scène virtuose qui ne pèse jamais, avec enfin un art de l'agencement qui relève de la haute mécanique, Raoul Ruiz réalise son grand œuvre. Un chant d'amour dédié au romanesque, un long poème inspiré qui a la mélancolie d'un crépuscule et la beauté d'un petit matin.